

OBSEQUES DE FRANCOIS MICHAUT 78975 (décédé en 2003)

C'est en ce lundi de Pentecôte que François nous a quittés. Etant en relation directe avec Jacqueline son épouse et sa fille Véronique, j'étais au courant de l'évolution de son état de santé. Depuis quelques jours nous le savions perdu. Je ne sais s'il l'a ressenti, mais durant notre congrès, bien souvent nos pensées son allées vers lui. Les siennes devaient converger également vers nous puisque sur son lit d'hôpital, alors qu'il se réveillait d'un état comateux il a dit à l'infirmière :« *Vous ne pourrez jamais rien comprendre à la déportation* »Il est décédé très peu de temps après.

C'est en l'église Notre Dame, rue de l'Assomption à Paris que ses obsèques se sont déroulées le vendredi 13 mai à 10 heures 30. Parmi les 2 ou 300 personnes qui étaient venues lui rendre un dernier hommage, nous étions 6 déportés : Marcel Colignon, Max Gombert, Claude Moraglia, Georges Sevry, Jacques Vigny et moi même. Nous notions aussi la présence de Camille Colignon, Monique Renoux et des ses filles ainsi que Claude le mari d'Isabelle, Odette Sevry, Odette Voiturin, , sans oublier Pierre Méline qui portait notre drapeau.

De son côté Jacqueline était entourée de sa famille qui, outre ses enfants, comptait environ une cinquantaine de personnes .

Après l'office, j'ai eu le douloureux privilège de m'adresser à notre ami François. La fin de mon propos fut tout particulièrement difficile à prononcer, tant l'émotion m'étreignait.

Le voici :

A François Michaut

Vous, tous nos chers camarades d'exil, c'est à vous que nous dédions ce livre. Partout vos pauvres corps raidis crient vengeance. Vos mères, vos épouses, vos enfants, vos frères et sœurs doivent savoir. Ils sauront.

Nous sommes deux parmi vous, deux frères que vous avez vus à vos côtés dans tous les kommandos et qui avons compris où était notre devoir. Nous élevons la voix pour vous tous, pour les vôtres.

C'est par ces lignes mon cher François que toi et ton frère Edouard, Axel et Barra dans la résistance, débutez votre livre « Esclavage pour une résurrection » écrit en 1945.

Je crois, qu'il est le premier livre écrit sur le sujet de la déportation, par des déportés eux mêmes. Il est un témoignage irréfutable des horreurs que des hommes ont vécu , n'en déplaisent à certains qui de nos jours, voudraient faire croire au monde que tout cela n'a jamais existé. « BUCHENWALD, ce n'est pas matière à littérature » » écrivait dans sa préface le Général De Jussieu de Poncarral qui avait été le responsable de l'organisation à laquelle vous apparteniez.

Tout est là dans ce livre. La générosité de François Michaut que nous pleurons aujourd'hui, son dévouement et son altruisme envers ses compagnons de misère.

Dès 1945 avec ton frère Edouard, à peine quelques semaines après votre retour des camps, après avoir récupéré quelques forces, car est-il nécessaire de rappeler que vous étiez dans un état d'épuisement total au moment de votre libération, après des mois passés au fond d'une mine de sel ou dans des sous kommandos de surface, vous êtes repartis en Allemagne, sur les lieux mêmes de nos souffrances.

Vous vouliez retrouver trace des corps de ceux qui avaient été assassinés. Vous estimiez devoir renseigner leurs familles qui n'avaient plus de nouvelles depuis une longue,

très longue année. Vous refusiez qu'ils tombent dans l'oubli, dans l'anonymat des disparus. Vous souhaitiez que leurs pauvres corps décharnés reçoivent la sépulture qu'ils méritaient, celle des braves, celle des héros. Ici, ce mot revêt son plein sens. Vous vouliez aussi, témoigner de l'horreur que nous venions de vivre.

Pour ce faire, au risque de votre vie, tout au long de votre existence de concentrationnaire, vous avez réussi à noter les faits marquants de notre "transport", c'était le terme consacré à l'époque. Si alors, un SS vous avaient surpris, c'était la mort assurée et je n'ose imaginer le sort qu'il vous aurait réservé sur le champ .

Vous êtes tous deux, nos premiers historiens, vous êtes notre mémoire, et votre oeuvre aujourd'hui, prend toute sa valeur dans le microcosme de la déportation.

Dans cet ouvrage, vous fustigez les salauds, certes, il y en a eu, hélas! Mais aussi, vous relatez avec précision tous les actes d'héroïsme, petits et grands, dont vous- mêmes n'aviez peut-être pas conscience en les relatant n'ayant pas à l'époque, suffisamment de recul historique. Vous rapportez les faits dont vous avez été les témoins, vous indiquez les lieux où vos amis sont tombés, les dates de leur assassinat et l'atroce manière dont ils ont été perpétrés.

C'est ainsi, que vous avez pu faire connaître à la famille de Reynier son martyr et son héroïsme devant la mort ; à celle du Marquis de la Guiche son fatalisme, son courage et sa grande foi lorsqu'il s'est trouvé face à son bourreau ; à celle du Colonel de Virel sa dignité à toute épreuve face aux SS qui le martyrisaient sans cesse ; à celle du Lieutenant Lieutaud son héroïque disparition ; à celle de Rabut et à celles de tant et tant d'autres, dont le courage inimaginable ne peut qu'engendrer l'admiration, les conditions infâmes qui les ont conduit à leur trépas..

Quand on sait que toi et ton frère étiez astreints au régime commun à tous les déportés , ton dévouement n'en a que plus de mérite. 12 heures durant, tu as manié la pelle et la pioche sous la férule des SS qui réclamaient toujours plus de tes faibles forces. Tu étais affamé comme nous tous, tu as subi les terribles appels sans fin, dans le vent glacial de l'Allemagne centrale après l' interminable journée de travail. Tu as marché, dans des conditions épouvantables au cours de cette marche de la mort qui a englouti tant des nôtres, surtout toi mon cher François, car Edouard avait pu, en prenant énormément de risques et grâce à ta complicité, se soustraire à cet enfer.

Oui François, tu as marché parmi nous durant un mois, sous les coups de nos bourreaux, sans pratiquement rien manger de substantiel. Malgré cela, à chaque étape, dans un recoin de la grange sordide dans laquelle nous étions parqués tu notais, soigneusement, sur un bout de papier dérobé je ne sais où, avec un bout de crayon peut-être échangé contre un bout de pain, qui t'as sûrement fait défaut à un moment quelconque de ton calvaire, tu notais dis-je, tous les faits de la journée qui venait de s'écouler alors que les survivants essayaient de récupérer comme ils pouvaient, couchés à même le sol car il n'y avait pas toujours de la paille. C'est grâce à ton action courageuse que les familles de ceux qui finissaient leur courte vie, là sous tes yeux, en martyr, seront fidèlement renseignées sur le sort des êtres qu'elles chérissaient. Grâce à toi leur mémoire ne se perdra jamais dans la nuit des temps.

Je te revois dans la grange à Distterbach, grange de l'horreur s'il en fut, où certains des nôtres ont été enterrés pratiquement encore vivants. Nous picorions côte à côte quelques grains de blé perdus dans la poussière. Je te revois sur la route, poussant l'un, tirant l'autre, soutenant un troisième et incitant encore un autre à serrer les dents, à surmonter son épuisement comme tu surmontais le tien, à faire ce pas, toujours ce pas, qui pouvait lui éviter la balle dans la tête. Je te revois enfin, défiant du regard le SS qui, l'arme à la main était toujours à l'affût de sa prochaine proie.

François! c'est inouï ce que tu as pu faire. Jamais, nos familles et nous mêmes pourrions t'en remercier assez. Les tiens peuvent être fiers de toi.

Avant de te dire adieu mon cher François, je me dois de rappeler ta générosité et ton dévouement envers notre amicale? A ce sujet permets moi de rapporter ici une de nos conversations. Tu me disais: "Lorsqu'on est dans ta position, on connaît des secrets, mais on ne dit rien" et moi de te répondre en plaisantant, car tout ceci était dit sur un ton badin: "D'accord, mais si tu disparaissais avant moi, je me sentirais délié de tout secret en ce qui te concerne". Dans ce cas tu feras ce que bon te semblera m'as-tu répliqué" Et nous sommes partis dans un éclat de rire, comme cela nous arrivait souvent! Réflexion faite François....je ne dirai rien. Je sais que tu souris en m'entendant, car tu m'entends. Certes, j'ai dit que tu étais généreux et dévoué pour tes amis, comme tu l'étais là-bas; la belle affaire, tout le monde le sait. Je n'ai trahi aucun secret en le mentionnant.

Tu vois François, tu es toujours là, parmi nous. Je n'arrive pas à imaginer que tu nous aies quitté. Sache que je ne viens pas de prononcer des paroles de circonstances, non, j'ai simplement énoncé ce que chacun d'entre nous a toujours ressenti profondément pour toi: Amitié, fraternité, reconnaissance et admiration.

Ton épouse, tes enfants, ta famille entière, devant qui je m'incline profondément, et dont je prolonge probablement la douleur, te pleurent. Je leur demande pardon pour les larmes versées par ma faute.

Dans quelques instants, notre drapeau va s'incliner sur ton cercueil. Il te rendra ainsi les honneurs qui te sont dus. Les honneurs que le monde libre reconnaissant, rend au jeune déporté- résistant des années 40 que tu étais et qui a été fait Officier de la Légion d'Honneur, pour services rendus à son pays.

Adieu, mon François... notre François. Je t'embrasse une dernière fois au nom de tous tes amis. Je le fais de toutes mes forces, de tout mon cœur et, accorde moi une toute dernière prière: Lorsque tu prendras dans tes bras ta petite Bénédicte que Jacqueline et toi avaient tant chérie, retourne toi vers nos frères de misère qui eux aussi nous ont précédé dans la mort, dis leur que nous ne les oublions pas, et qu'un jour, nous serons de nouveau tous réunis. Cette fois ce sera dans la joie et dans la paix, cette paix que nous, les anciens concentrationnaires, n'avons jamais tout à fait retrouvée. Adieu François ...mon ami!

Pierre Bur